

ration de gin au commandant ; nous l'avons bien gagnée, et nous verrons ce qu'il répondra.

— Je vous engage à n'en rien faire, répondit Garry.

— Et pourquoi ? s'écrièrent Pen et Gripper.

— Parce que le commandant vous refusera. Vous saviez quel était le régime du bord quand vous vous êtes embarqués ; il fallait y réfléchir à ce moment-là.

— D'ailleurs, répondit Bolton, qui prenait volontiers le parti de Garry, dont le caractère lui plaisait, Richard Shandon n'est pas le maître à bord ; il obéit tout comme nous autres.

— Et à qui donc ? demanda Pen.

— Au capitaine.

— Ah ! toujours ce capitaine de malheur ! s'écria Pen. Et ne voyez-vous pas qu'il n'y a pas plus de capitaine que de taverne sur ces bancs de glace ? C'est une façon de nous refuser poliment ce que nous avons le droit d'exiger.

— Mais si, il y a un capitaine, reprit Bolton ; et je parierais deux mois de ma paye que nous le verrons avant peu.

— C'est bon, fit Pen ; en voilà un à qui je voudrais bien dire deux mots en face.

— Qui parle du capitaine ? dit en ce moment un nouvel interlocuteur.

— C'était le matelot Clifton, passablement superstitieux et envieux à la fois.

— Est-ce que l'on sait quelque chose de nouveau sur le capitaine ? demanda-t-il.

— Non, lui fut-il répondu d'une seule voix.

— Eh bien, je m'attends à le trouver installé un beau matin dans sa cabine, sans que personne sache ni comment, ni par où il sera arrivé.

— Allons donc ! répondit Bolton ; tu te figures, Clifton, que ce gaillard-là est un farfadet, un lutin comme il en court dans les hautes terres d'Ecosse !

— Ris tant que tu voudras, Bolton ; cela ne changera pas mon opinion. Tous les jours, en passant devant la cabine, je jette un regard par le trou de la serrure, et l'un de ces matins je viendrai vous raconter à qui ce capitaine ressemble, et comment il est fait.

— Eh ! par le diable ! fit Pen, il sera bâti comme tout le monde, ton capitaine ! Et si c'est un gaillard qui veut nous mener où cela ne nous plaît pas, on lui dira son fait.

— Bon ! fit Bolton, voilà Pen qui le connaît même pas, et qui veut déjà lui chercher dispute !

— Qui ne le connaît pas ? répliqua Clifton de l'air d'un homme qui en sait long ; c'est à savoir s'il ne le connaît pas !

— Que diable veux-tu dire ? demanda Gripper.

— Je m'entends.

— Mais nous ne t'entendons pas !

— Eh bien, est-ce que Pen n'a pas eu déjà des désagréments avec lui ?

— Avec le capitaine ?

— Oui, le dog-captain, car c'est exactement la même chose.

Les matelots se regardèrent sans trop oser répondre.

— Homme ou chien, fit Pen entre ses dents, je vous affirme que cet animal-là aura son compte un de ces jours.

— Voyons, Clifton, demanda sérieusement Bolton, prétends-tu, comme l'a dit Johnson en se moquant, que ce chien-là est le vrai capitaine ?

— Certes, répondit Clifton avec conviction ; et si vous étiez des observateurs comme moi, vous auriez remarqué les allures étranges de cet animal.

— Lesquelles ? voyons, parle !

— Est-ce que vous n'avez pas vu la façon dont il se promène sur la dunette avec un air d'autorité, regardant la voilure du navire, comme s'il était de quart ?

— C'est vrai, fit Gripper ; et même, un soir, je l'ai positivement surpris les pattes appuyées sur la roue du gouvernail.

— Pas possible ! fit Bolton.

— Et maintenant, reprit Clifton, est-ce que la nuit il ne quitte pas le bord pour aller se promener sur les champs de glace, sans se soucier ni des ours ni du froid ?

— C'est toujours vrai, fit Bolton.

— Est-ce que vous voyez cet animal-là, comme un honnête chien, rechercher la compagnie des hommes, rôder du côté de la cuisine, et couvrir des yeux maître Strong quand il apporte quelque bon morceau au commandant ? Est-ce que vous ne l'entendez pas, la nuit, quand il s'en va à deux ou trois milles du navire, hurler de façon à vous donner froid dans le dos, ce qui n'est pourtant pas facile à ressentir par une pareille température ? Enfin, est-ce que vous avez jamais vu ce chien-là se nourrir ? Il ne prend rien de personne ; sa pâtée est toujours intacte, et, à moins qu'une main ne le nourrisse secrètement à bord, j'ai le droit de dire que cet animal vit sans manger. Or, si celui-là n'est pas fantastique, je ne suis qu'une bête.

— Ma foi, répondit Bell le charpentier, qui avait entendu toute l'argumentation de Clifton, ma foi, cela pourrait bien être !

Cependant les autres matelots se taisaient.

— Enfin, demanda Bolton, où allons-nous avec le *Forward* ?

— Je n'en sais rien, répondit Bell ; à un moment donné, Richard Shandon recevra le complément de ses instructions.

— Mais par qui ?

— Par qui ?

— Oui, comment ? dit Bolton qui devenait pressant.

— Allons, Bell, une réponse ! reprirent les autres matelots.

— Par qui ? comment ? Eh ! je n'en sais rien, répliqua le charpentier, embarrassé à son tour.

— Eh ! par le captain-dog, s'écria Clifton. Il a

déjà écrit une première fois, il peut bien écrire une seconde. Oh ! si je savais seulement la moitié de ce que sait cet animal-là, je ne serais pas embarrassé d'être premier lord de l'Amirauté.

— Ainsi, reprit Bolton pour conclure, tu t'en tiens à ton opinion que ce chien-là est le capitaine ?

— Oui, comme je l'ai dit.

— Eh bien, dit Pen d'une voix sourde, si cet animal-là ne veut pas crever dans la peau d'un chien, il n'a qu'à se dépêcher de devenir un homme, car, foi de Pen, je lui ferai son affaire.

— Et pourquoi cela ? demanda Garry.

— Parce que cela me plaît, répondit brutalement Pen, et je n'ai de compte à rendre à personne.

— Assez causé, les enfants, cria maître Johnson en intervenant au moment où la conversation semblait devoir mal tourner. A l'ouvrage, et que ces scies soient installées plus vite que cela ! Il faut franchir la banquise !

— Bon ! un vendredi ! répondit Clifton en haussant les épaules. Vous verrez qu'on ne passe pas si facilement le cercle polaire !

Quoi qu'il en soit, les efforts de l'équipage furent à peu près impuissants pendant cette journée. Le *Forward*, lancé à toute vapeur contre les ice-fields, ne parvint pas à les séparer ; on fut obligé de s'encrener pendant la nuit.

Le samedi, la température s'abaissa encore sous l'influence d'un vent de l'est ; le temps se mit au clair, et le regard put s'étendre au loin sur ces plaines blanches que la réflexion des rayons solaires rendait éblouissantes. A sept heures du matin, le thermomètre accusait huit degrés au-dessous de zéro (—21° centigr.)

Le docteur était tenté de rester tranquille dans sa cabine à relire des voyages arctiques ; mais il se demanda, suivant son habitude, ce qu'il lui serait le plus désagréable de faire en ce moment. Il se répondit que monter sur le pont par cette température, et aider les hommes dans la manœuvre, n'avait rien de très-réjouissant. Donc, fidèle à sa règle de conduite, il quitta sa cabine si bien chauffée et vint contribuer au halage du navire. Il avait bonne figure avec les lunettes vertes au moyen desquelles il préservait ses yeux contre la morsure des rayons réfléchis, et dans ses observations futures il eut toujours soin de se servir de snow-spectacles (13) pour éviter les ophthalmies très-fréquentes sous cette latitude élevée.

Vers le soir, le *Forward* avait gagné plusieurs milles dans le nord, grâce à l'activité des hommes de Shandon, adroits à profiter de toutes les circonstances favorables ; à minuit, il dépassait la soixante-sixième parallèle, et la sonde avait rapporté vingt-trois brasses de profondeur. Shandon reconnut qu'il se trouvait sur le bas-fond où toucha le *Victory*, vaisseau de Sa Majesté. La terre s'approchait à trente milles dans l'est.

Mais alors la masse des glaces, immobiles jusqu'alors, se divisa et se mit en mouvement ; les icebergs semblaient surgir de tous les points de l'horizon ; le brick se trouvait engagé dans une série d'écueils mouvants dont la force d'écrasement est irrésistible ; la manœuvre devint assez difficile pour que Garry, le meilleur timonier, prit la barre ; les montagnes tendaient à se refermer derrière le brick ; il fut donc nécessaire de fraverser cette flotte de glaces, et la prudence autant que le devoir commandait de se porter en avant. Les difficultés s'accroissaient de l'impossibilité où se trouvait Shandon de constater la direction du navire au milieu de ces points changeants, qui se déplaçaient et n'offraient aucune perspective stable.

Les hommes de l'équipage furent divisés en deux bordées de tribord et de bâbord ; chacun d'eux, armé d'une longue perche garnie d'une pointe de fer, repoussait les glaçons trop menaçants. Bientôt le *Forward* entra dans une passe si étroite, entre deux blocs élevés, que l'extrémité de ses vergues froissa ces murailles aussi dures que le roc ; peu à peu il s'engagea au milieu d'une vallée sinieuse remplie du tourbillon des neiges, tandis que les glaces flottantes se heurtaient et se brisaient avec de sinistres craquements.

Mais il fut bientôt constant que cette gorge était sans issue ; un énorme bloc, engagé dans ce chenal, dérivait rapidement sur le *Forward* ; il parut impossible de l'éviter, impossible également de revenir en arrière sur un chemin déjà obstrué.

Shandon, Johnson, debout à l'avant du brick, considéraient leur position. Shandon, de la main droite, indiquait au timonier la direction à suivre, et de la main gauche il transmettait à James Wall, posté près de l'ingénieur, ses ordres pour manœuvrer la machine.

— Comment cela va-t-il finir ? demanda le docteur à Johnson.

— Comme il plaira à Dieu, répondit le maître d'équipage.

Le bloc de glace, haut de cent pieds, ne se trouvait plus qu'à une encablure du *Forward*, et menaçait de le broyer sous lui.

— Malheur et malédiction ! s'écria Pen avec un effroyable juron.

— Silence ! s'écria une voix qu'il fut impossible de reconnaître au milieu de l'ouragan.

Le bloc parut se précipiter sur le brick, et il y eut un indéfinissable moment d'angoisse ; les hommes, abandonnant leurs perches, reflurent sur l'arrière en bruit des ordres de Shandon.

Soudain un bruit effroyable se fit entendre : une véritable trombe d'eau tomba sur le pont du navire, que soulevait une vague énorme. L'équipage jeta un cri de terreur, tandis que Garry à sa barre maintenait le *Forward* en bonne voie, malgré son effrayante embarquée.

(13) Lunettes à neige.

Et lorsque les regards épouvantés se portèrent vers la montagne de glace, celle-ci avait disparu ; la passe était libre, et au-delà un long canal éclairé par les rayons obliques du soleil, permettait au brick de poursuivre sa route.

— Eh bien, monsieur Clabbonny, dit Johnson, m'expliquez-vous ce phénomène ?

— Il est bien simple, mon ami, répondit le docteur, et il se reproduit souvent ; lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres à l'époque du dégel, elles voguent isolément et dans un équilibre parfait ; mais peu à peu elles arrivent vers le sud, où l'eau est relativement plus chaude ; leur base, ébranlée par le choc des autres glaçons, commence à fondre, à se miner ; il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles culbutent. Seulement, si cet ice-berg se fit retourné deux minutes plus tard, il se précipitait sur le brick et l'écrasait dans sa chute."

(A continuer.)

DE L'ÉVALUATION DU POIDS POUR L'ENGRAISSEMENT DU BÉTAIL À CORNES

Lorsqu'on ne peut se livrer avantageusement à l'entretien des vaches laitières, l'engraissement du bétail à cornes forme souvent la base de l'entreprise agricole. Pour réussir dans ce genre de spéculation, on doit encore, plus que pour toute autre partie, s'en occuper directement soi-même, et bien connaître les qualités qui caractérisent les animaux de bonne conformation pour prendre la graisse. Il faut aussi avoir l'habitude des achats et des ventes ; car, sans cela, on peut perdre tout le bénéfice qu'on pourrait raisonnablement attendre d'un système de nourriture bien entendu, en achetant au-dessus du cours et en vendant au-dessous.

L'évaluation du poids de la viande des animaux ne pouvant s'acquiescer que par une très-longue habitude, et, d'un autre côté, les balances et bascules propres à peser les animaux étant assez rares dans nos exploitations rurales, je donne ici une méthode fort simple et très-exacte, publiée et perfectionnée par M. de Dombasle, pour connaître le poids en viande nette d'un animal.

Et afin de rendre son usage plus facile, je l'ai transformée d'après les mesures et les poids usités en Canada.

Pour arriver à cette connaissance du poids de la viande nette, on mesure la circonférence de la poitrine de l'animal, en faisant passer un ruban gradué entre les jambes de devant, de manière à ce que la mesure remonte immédiatement derrière l'épaule, du côté où elle passe en avant de l'autre jambe. On réunit ensuite les deux extrémités de la mesure sur le garrot.

De cette manière, on obtiendrait le poids exact de l'animal, si l'on avait la certitude qu'il était bien placé, c'est-à-dire qu'une des deux jambes n'était pas plus avancée que l'autre ; mais comme il peut arriver que l'une des jambes soit plus ou moins avancée, sans que l'on s'en aperçoive, on doit faire la contre-épreuve avant que l'animal ait changé de position.

TABLEAU DE L'ÉVALUATION DU POIDS EN VIANDE NETTE DES BÊTES À CORNES D'APRÈS LA MÉTHODE DOMBASLE

Pieds	Livres	
	Pieds	Livres
8	955	955
8	940	940
8	925	925
8	910	910
8	895	895
8	880	880
8	865	865
8	850	850
8	835	835
8	820	820
8	805	805
8	790	790
8	775	775
8	760	760
8	745	745
8	730	730
8	715	715
8	700	700
8	685	685
8	670	670
8	655	655
8	640	640
8	625	625
8	610	610
8	595	595
8	580	580
8	565	565
8	550	550
8	535	535
8	520	520
8	505	505
8	490	490
8	475	475
8	460	460
8	445	445
8	430	430
8	415	415
8	400	400
8	385	385
8	370	370
8	355	355
8	340	340
8	325	325
8	310	310
8	295	295
8	280	280
8	265	265
8	250	250
8	235	235
8	220	220
8	205	205
8	190	190
8	175	175
8	160	160
8	145	145
8	130	130
8	115	115
8	100	100
8	85	85
8	70	70
8	55	55
8	40	40
8	25	25
8	10	10
8	9.00	9.00

Ce tableau suffit généralement pour les races ordinaires ; mais pour les races améliorées telles que celles de Durham et autres qui dépassent les derniers Durham du tableau, en mesure, il serait utile que les propriétaires de ces races fissent des expériences en pesant exactement le rendement en viande nette des animaux qu'ils abattent ou vendent pour la boucherie, après les avoir mesurés, et qu'ils en donnassent connaissance, afin d'obtenir des chiffres qui permettraient d'augmenter le tableau jusqu'au maximum possible.

Par ce procédé, l'on peut se rendre compte du poids que les animaux à l'engrais acquièrent en consommant telle ou telle espèce de nourriture. On conçoit sans peine combien ces expériences, faites avec soin et suivies avec assiduité, peuvent être avantageuses et intéressantes pour le cultivateur.

Il serait à désirer que tous les cultivateurs

s'habituent à se servir de cette méthode, et prennent pour principe de se rendre compte, à la fin de chaque mois, de l'augmentation ou de la diminution du poids de leur troupeau ; par ce moyen, ils verraient toujours où ils en sont avec le stock, s'il profite de la nourriture qui lui est donnée, ou si cette dernière n'est pas suffisante, il en chercherait la cause et ferait son possible pour y remédier, afin de ne pas perdre les bénéfices d'un bon régime administré précédemment. C'est ainsi que tout bon cultivateur doit agir, et si une chance se présente pour vendre, il est toujours prêt et ne perd jamais sur la valeur de ses animaux.

Lorsqu'on veut spéculer avantageusement sur l'engraissement des bêtes à cornes, c'est vers la septième ou la huitième année que ces animaux s'engraissent le plus facilement ; les taureaux châtrés ne doivent être engraisés que lorsqu'ils ont perdu leur chair de taureau. Il est donc convenable de les faire travailler pendant quelque temps, pour que leur viande soit bonne. Les jeunes bêtes et les plus vieilles exigeraient une plus grande quantité d'aliments. Quelques espèces, telles que la race de Durham, engraisent facilement dès leur jeunesse.

L'engraissement au pâturage ne peut avoir lieu avantageusement que sur des prairies de bonne qualité, et en nombre suffisant pour avoir une nourriture de plus en plus meilleure pendant toute la durée de l'engraissement.

Il est très-important d'éloigner tout ce qui peut inquiéter le bétail : aussi ne doit-on laisser entrer les hommes que le moins possible dans les pâturages, et surtout en éloigner soigneusement les chiens. Pour commencer l'engraissement, on met les bêtes dans les pâturages les moins bons et déjà parcourus par des animaux plus gros ; quelque temps après, on les met dans les prairies de qualité moyenne, et enfin dans les pâturages de meilleure qualité, pour terminer l'engraissement. Il faut bien veiller à ce qu'ils aient constamment de bonne eau à boire.

On engraisse encore avec des fourrages verts à l'étable, des racines et des farineux. Dans cette circonstance peu habituelle, il faut donner la nourriture cinq ou six fois par jour à des heures régulières, et observer les soins de propreté et de pansage avec ordre. Un bœuf mange de 190 à 200 livres de fourrages verts par jour ; en ajoutant une petite ration de foin sec, on accélère beaucoup l'engraissement ; en donnant une petite quantité d'orge moulue, les résultats sont encore plus satisfaisants.

Une fois que les heures des repas sont réglées, il ne faut pas les changer. Il est aussi très-important de laisser les animaux en repos, lorsque leur repas est terminé. Sans cette précaution, l'animal qui n'a pas reçu sa ration ordinaire à l'heure habituelle se tourmente et reste inquiet pendant longtemps. On doit toujours conserver la nourriture la meilleure et la plus substantielle pour la fin de l'engraissement.

H. AUDRAIN.

St Hyacinthe, 5 juillet 1876.

MORTE DE FAIM.—Un ouvrier de Jersey City, nommé Wadsworth, a encouru, on ne dit pas pourquoi, l'inimitié de quelques-uns de ses camarades, qui ont formé le noble complot de l'empêcher de gagner sa vie. La considération que Wadsworth est marié et père de famille ne les a nullement touchés, et ils ont donné des preuves persistantes d'un ressentiment implacable. Partout où le malheureux ouvrier allait solliciter du travail, les conjurés arrivaient sur ses talons et, par des histoires vraies ou mensongères, réussissaient à le faire éconduire. Cette situation s'est prolongée plusieurs mois. Wadsworth n'ayant plus les moyens de payer la location d'un abri quelconque pour sa famille, l'a établie à bord d'un vieux bateau hors de service mouillé dans le bassin du Central Railroad, à l'extrémité sud de Jersey City, et il a recommencé ses pégrinations dans la ville, à la recherche d'un ouvrage quelconque. Ses ennemis, de leur côté, ont continué leur tactique, et il lui a été impossible de rien trouver. Reconnaissant l'inutilité de lutter plus longtemps contre une hostilité aussi opiniâtre, Wadsworth est parti ces jours derniers pour Troy, espérant que là du moins il lui serait permis de travailler.

Il a laissé sur le vieux bateau qui leur servait de résidence sa femme et ses quatre enfants, dont l'aînée, Emma, avait cinq ans. Ils jeûnaient depuis longtemps, les pauvres enfants, ainsi que l'indiquaient trop leurs visages émaciés et leurs membres amaigris ; mais plus que tous les autres Emma avait souffert de ces privations prolongées ; quand son père s'est décidé à partir, elle n'avait plus qu'un souffle de vie. Le lendemain soir, jeudi, l'agonie a commencé. Par intervalles sa voix affaiblie se joignait à celles de ses petites sœurs demandant du pain. La malheureuse mère n'avait qu'un peu de farine ; elle en a délayé dans de l'eau et a essayé de la faire prendre à Emma, qui n'a pas pu l'avaler. Vers minuit elle a eu le délire ; elle se figurait que quelqu'un la poursuivait et voulait l'enlever. Sa mère l'a prise entre ses bras et portée sur le pont ; avant que le jour eût paru, elle avait cessé de souffrir. Le matin, des passants ont aperçu cette femme, affolée de douleur, qui serait toujours sur sa poitrine le corps inanimé. Audessous, les petits enfants continuaient à sangloter et à implorer un morceau de pain. Un des témoins de cet affreux spectacle a remis \$5 à Mme Wadsworth pour lui permettre de subvenir aux besoins les plus pressants. Les personnes charitables de Jersey City savent maintenant ce qu'elles ont à faire.